

Mœurs scolaires d'autrefois

L'étudiant breton vers 1830

FEUILLETON DU *FINISTÈRE*

Récit complet publié le 4 avril 1888

Une certaine répugnance à subir le régime de l'internat paraît avoir été la caractéristique des mœurs scolaires de la Bretagne, au temps où l'État laissait à chaque pays la latitude et le soin de s'instruire comme il pouvait, à sa manière et selon ses goûts. Dans la première moitié de ce siècle (pour ne pas remonter plus haut), les petits paysans qui venaient à la ville suivre les cours de l'école ou du collège, aussi bien que les grands jeunes gens qui se destinaient à être prêtres et se mettaient sur le tard à apprendre le latin, étaient externes et se logeaient chez les particuliers. Quimper, Tréguier, Vannes comptaient ainsi une population flottante d'étudiants de tout âge : on appelait *likès* ceux d'entre eux qui allaient à l'école communale ou au collège, et *kloareks* (ou clerks) ceux qui se préparaient à entrer au séminaire.

Likès et *kloareks* étaient tous pauvres. La vie matérielle était pour eux très dure. Le mot garni, qui n'implique pourtant rien de luxueux, serait d'une emphase ridicule pour désigner leur logement. Un illustre survivant de cette génération d'écoliers, M. Jules Simon, raconte en effet qu'il avait, pour tous meubles, son lit, une chaise de paille et une table de bois blanc. Encore était-il un privilégié : il occupait une chambre à lui seul ! D'ordinaire cinq ou six écoliers louaient en commun une mansarde qui leur servait à la fois de salle d'étude, de cuisine et de chambre à coucher. (E. Souvestre). Il y avait de grandes chambrées où ils étaient jusqu'à quinze.

Ces écoliers, si mal logés, avaient une nourriture plus que frugale. Leurs parents, en venant au marché, leur apportaient les provisions de la semaine : du pain noir, du lard, du beurre et des crêpes (ou galettes). Les écoliers coupaient leur pain en tranches dans une écuelle, dit J. Simon, et la logeuse y jetait un peu de bouillon. Avec cela, ils achetaient un morceau de bouilli, ou quelque charcuterie avariée, quand ils étaient en fonds. J'en ai connu qui n'avaient d'autre nourriture que cette soupe à midi, et du pain sec le reste du temps. Vous pouvez croire que nous n'étions pas des freluquets.

Il faut signaler aux économistes les prix auxquels s'élevaient les frais d'études en l'an de grâce 1830 ; si ces prix s'étaient maintenus, le budget de l'instruction publique en serait aujourd'hui fort allégé. Le loyer d'un *likès* revenait à 1 fr. ou 1 fr. 50 par mois ; la soupe, qui lui était servie deux fois par jour, à deux sous. Mais le plus clair des bénéfices des logeurs consistait à prélever les restes de leurs pensionnaires.

Ces logeurs étaient de pauvres gens, sans instruction, de petits aubergistes le plus souvent ; parmi eux, il y avait (mais à titre d'exception), quelques maîtres d'école en rupture d'emploi. Les enfants vivaient avec eux en bons termes. Ils n'avaient point pour ces braves gens, qu'ils sentaient de leur condition, le sot mépris d'écoliers fiers de la supériorité de leur savoir.

Vraiment la pauvreté a du bon ! Elle rend modeste d'abord. J'ajoute qu'elle inspire aux plus légers des préoccupations graves, qu'elle les force à entrer de bonne heure dans le sérieux de la vie. Les *likès* étaient pauvres ; c'était là le principe de leurs qualités. Nous étions laborieux en notre qualité de pauvres, dit J. Simon ; chacun sentait qu'il fallait prochainement gagner sa vie.

En route, par leur existence libre d'externes, ils étaient à même de voir de près la réalité des choses, de comprendre et de sentir la nécessité d'être sages [^1]. L'anecdote suivante fera voir jusqu'où allait le sérieux de ces enfants. Les mœurs de cette jeunesse livrée à elle-même, dit Renan, étaient à l'abri de tout reproche. Il y avait alors au collège de Tréguier très peu d'internes. La plupart des élèves étrangers à la ville vivaient

dans les maisons des particuliers ; leurs parents de la campagne leur apportaient le jour de marché leurs petites provisions. Je me rappelle une de ces maisons, voisine de ma famille, et où j'ai vu plusieurs condisciples. La maîtresse, courageuse femme s'en fut, vint à mourir ; son mari avait aussi peu de tête que possible, et le peu qu'il en avait, il le perdait tous les soirs dans les pots de cidre. Une petite servante, une enfant extrêmement sage, sauva la situation. Les jeunes étudiants résolurent de la seconder ; la maison continua de marcher nonobstant le vieil ivrogne. J'entendais mes camarades parler avec une rare estime de cette petite servante qui était en effet un modèle de vertu, et joignait à cela la figure la plus agréable et la plus douce. »

Si l'on en juge par ce trait, il se serait établi entre les étudiants et leurs logeurs une cordiale entente qui n'existe guère, dans le train ordinaire des choses, entre locataires et propriétaires, ni entre écoliers et surveillants. Les rapports des écoliers entre eux n'étaient pas moins étranges ni moins touchants. Aujourd'hui il n'y aurait pas d'instituteur ou de père de famille qui ne s'émeut à la pensée des dangers de toute sorte que peut présenter une société d'enfants abandonnés à eux-mêmes, sans surveillance, le jour et la nuit. Mais nous devons nous défaire de nos idées actuelles pour juger ces mœurs d'un autre âge.

Nous ne connaissons pas, en fait, d'écoliers libres à la façon de nos *likès*, maîtres et responsables de leurs actes ; même les écoliers d'à présent qui vivent dans leur famille sentent sur eux des regards, bienveillants, je n'en doute pas, mais attentifs et toujours présents ; ils ne s'appartiennent pas, ils sont surveillés, et de plus près encore que les collégiens. Externes comme internes, nos enfants n'ont donc pas le gouvernement d'eux-mêmes ; faut-il s'étonner après cela que, s'ils deviennent libres, ils aient toujours l'air de se conduire en échappés de collège ? Ils sont comme ces malades ayant gardé trop longtemps la chambre, qui sont tout étourdis au grand air. Qui sait si le meilleur moyen de prévenir les abus que les écoliers font de la liberté ne serait pas justement de les familiariser de bonne heure avec son usage !

Toujours est-il que les étudiants bretons n'étaient rien moins que des galopins. Ces enfants de la campagne, transplantés à la ville, étaient un peu timides et un peu gauches ; ils se sentaient mal à l'aise dans leur milieu nouveau ; ils y paraissaient étrangers et par leurs costumes et par leurs manières. Ils étaient par humeur respectueux et point bruyants ; aussi, dans les petites et les grandes chambrées, aux heures de travail, le silence se faisait-il de lui-même, ou bien, comme il y a toujours, dans une troupe d'enfants, un camarade plus écouté, un leader, c'était celui-là qui au besoin maintenait ou rétablissait l'ordre.

Les écoliers vivaient entre eux en bonne intelligence. Chacun choisissait ses camarades, et ce n'est point en bandes, mais par groupes détachés d'amis, qu'ils allaient, les jours de congé, se promener dans les bois à la recherche des nids. Le lien moral de la communauté, c'était un sentiment qu'on s'étonne de rencontrer chez des enfants : le respect. L'âge établissait des rangs entre eux. Cela allait si loin que les grands se faisaient sérieusement les répétiteurs des petits.

« Dans ce petit monde étrange, dit J. Simon, on avait l'habitude de faire donner des leçons aux commençants par les élèves des classes supérieures. Cela faisait vivre les grands et ne coûtait pas cher aux petits. Pour trois francs par mois on donnait une leçon tous les jours, même le jeudi. Cela ne faisait guère que deux sous par heure ; mais on mettait deux élèves ensemble, quelquefois trois, plus rarement quatre. Grâce à la bienveillance de M. Le Névé, mon professeur, j'avais huit élèves (deux séries de quatre). Je donnais ma première leçon le matin, de six heures et demie à huit heures, et l'autre le soir, de six à sept. On me voyait passer dans les rues en hiver avec ma petite lanterne et ma pauvre veste d'indienne qui ne me protégeait pas contre le froid et la pluie. On m'a dit depuis que j'inspirais aux braves gens de la petite ville une sorte de respect. Il est certain que je trouvais de la bienveillance de tous les côtés... »

« En 1872, étant ministre de l'Instruction publique, je reçus, au premier jour de l'an, la visite des membres de l'Université. Le recteur de l'Académie de Paris, M. Mourier, me présenta le corps de ses inspecteurs, parmi lesquels j'en vis un qui avait

envie de renouer connaissance avec moi, et je cherchais inutilement à me rappeler où je l'avais vu, quand M. Mourier, qu'on avait mis au courant, me dit : Voilà M. du Pontavice à qui vous avez donné des leçons au collège de Vannes. — Pour trois francs par mois ! m'écriai-je. J'eus grand plaisir à l'embrasser. Il avait été un de mes fidèles jusqu'à la fin de mon année de philosophie. La leçon avait lieu chez lui, et nous partions tous les cinq ensemble pour être au collège au coup de huit heures.

»

Telles étaient la vie et les mœurs de l'étudiant breton à une époque qui n'est pas loin de nous (c'est vers 1860 qu'on a vu à Quimper les derniers *likès* ; à vrai dire, ils n'étaient pas alors plus d'une dizaine). Ceux qui ont passé par là prétendent que ces mœurs valaient bien les nôtres. M. J. Simon, parlant de ses années d'études libres au collège de Vannes, dit : « Je ne compte pas ces années-là parmi les dures années de ma vie. Où j'ai eu à souffrir, c'est pendant *mes trois années à l'École normale...* »

L'étudiant breton était pauvre, mais il appréciait, plus que le confort bourgeois, l'incalculable avantage d'être libre, (Simon). Les douceurs de la vie matérielle ne sont pas aussi nécessaires qu'on le croit au bonheur des enfants. L'âge des robustes appétits n'est pas celui de la sensualité gourmande ; quand ce n'est pas la mode d'avoir toutes ses aises, quand la misère n'est pas humiliante, une existence fort rude, non seulement peut paraître tolérable, même à des enfants, mais encore elle peut être moralement saine et joyeuse. La vie des écoliers bretons n'était donc misérable qu'en apparence. Quel interne de nos jours n'envierait leur emploi du temps : Quatre heures de classe pendant cinq jours de la semaine et le reste du temps la bride sur le cou. (J. Simon). J'allais oublier leur plus beau privilège : on ne parlait pas encore de surmenage aux écoliers de ce temps-là [[^2]].

DUGAS

NOTES DE BAS DE PAGE

[^1]: **Note de nuance sur l'étudiant pauvre** : Pourtant, il ne faut rien exagérer, les vertus de la pauvreté non plus que le reste. Je reconnais qu'il y a en fait deux types d'écoliers pauvres : celui que personnifie Amyot, lisant Plutarque à la clarté de la lune qui lui tenait lieu de chandelle, et le type plus populaire et plus connu du basochien viveur, qui a son incarnation joyeuse dans le poète Villon. D'après Souvestre, la Bretagne aurait vu renaître ces deux types : l'un dans le *kloarek* tragique, l'autre dans le *kloarek* du Morbihan. Il est peut-être plus naturel de supposer que ces types sont éternels et ont partout existé côte à côte. M. Luzel, le savant collectionneur des contes populaires, à qui rien de ce qui touche aux mœurs de la Bretagne n'est étranger, nous a raconté que des mesures de police durent être prises au dix-huitième siècle, contre les *likès* trop bruyants de Quimper.

[^2]: **Sources bibliographiques mentionnées** :

Voir sur cette question : E. Souvestre. *Les derniers Bretons* : étude détaillée et complète sur la vie et le caractère du *kloarek*.

J. Simon : *Le collège de Vannes en 1830* (article paru dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, 15 avril 1886).

Renan : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

COMMENTAIRES ET ÉCLAIRAGES HISTORIQUES

Le quotidien de l'étudiant breton en 1830

Pain noir, mansardes et liberté

1. Contexte éducatif, social et philosophique

Ce texte, publié en 1888, nous plonge dans la Restauration et la Monarchie de Juillet (autour de 1830), une époque où l'enseignement d'État n'est pas encore centralisé ni uniformisé. À Quimper, la période est marquée par l'importance du collège et des structures d'accueil privées pour une population rurale désireuse de s'élever socialement. L'externat généralisé est la norme pour les enfants des campagnes de Cornouaille. La ville de Quimper devient chaque hiver le réceptacle d'une « population flottante d'étudiants de tout âge ». L'archive s'appuie sur les témoignages rétrospectifs de figures académiques majeures du XIXe siècle ayant vécu cette condition, comme l'écrivain et homme d'État Jules Simon (qui fit ses études au Collège de Vannes puis de Rennes) et l'historien Ernest Renan (à Tréguier).

Par ailleurs, ce texte de la fin du XIXe siècle utilise le prisme des années 1830 pour dresser une critique audacieuse du système éducatif contemporain. Sous la plume de **Dugas**, l'archive confronte la liberté d'action des anciens *likès* bretons à l'encadrement ultra-réglémenté, presque carcéral, des lycéens et collégiens de la Troisième République. L'auteur s'appuie sur une anecdote politique et administrative savoureuse impliquant Jules Simon : devenu ministre de l'Instruction publique sous la Troisième République (en 1872), ce dernier reçoit lors des vœux du Nouvel An un inspecteur de l'Université qui n'est autre que son ancien élève, M. du Pontavice, à qui il donnait des

cours particuliers de philosophie quarante ans plus tôt dans une veste d'indienne usée. Le texte marque la nostalgie d'une époque où l'ascenseur social et le respect académique se forgeaient dans la pauvreté partagée de l'externat libre. Le chroniqueur note d'ailleurs une date clé pour l'histoire locale : c'est vers 1860 que cette population d'écoliers libres s'éteint définitivement à Quimper, le modèle des grands internats bourgeois ayant absorbé les derniers *likès* traditionnels.

2. Logique linguistique, lexicale et culturelle

La sémantique employée par *Dugas* met en opposition deux conceptions de la jeunesse et de l'autorité :

- « **Likès** » : Ce terme breton (dérivé du *laïc*) désigne spécifiquement à Quimper les élèves de l'école communale ou du collège, par opposition aux séminaristes. C'est ce mot qui donnera son nom au Lycée Le Likès de Quimper, fondé à l'origine par les Frères des Écoles Chrétiennes.
- « **Kloareks** » (ou **clercs**) : Désigne les grands adolescents ou jeunes hommes tardifs qui étudient le latin dans l'espoir d'intégrer le grand séminaire. Dans la littérature bretonne (étudiée par Souvestre ou Luzel), le *kloarek* est une figure romantique et parfois tragique, tiraillée entre la foi et les passions terrestres.
- « **Freluquets** » / « **Basochien viveur** » : Jules Simon utilise un lexique viril et rustique pour souligner la robustesse de sa génération, élevée à la dure, tandis que la note de bas de page convoque les figures littéraires d'Amyot et de François Villon pour nuancer l'idéal de l'étudiant pauvre et rappeler que les étudiants quimpérois savaient aussi être « trop bruyants » lors de leurs sorties nocturnes.
- « **Échappés de collège** » / « **Gouvernement d'eux-mêmes** » : Le vocabulaire critique les dérives de l'internat moderne. L'auteur compare les enfants trop couvés ou enfermés à des « malades » étourdis par le grand air dès qu'on leur lâche la bride, valorisant a contrario le *self-control* précoce des petits paysans bretons.
- « **Vestes d'indienne** » / « **Petite lanterne** » : Ces éléments matériels accentuent l'imagerie misérable mais digne

de l'étudiant d'autrefois, bravant l'hiver breton dans les rues sombres pour aller donner ses répétitions.

- **Le concept de « Surmenage »** : C'est l'apparition d'un néologisme ou d'une préoccupation contemporaine de la fin du XIXe siècle. Le texte souligne avec ironie qu'au temps des *likès*, l'emploi du temps laissait « la bride sur le cou » en dehors des quatre heures de classe quotidiennes, ignorant la fatigue intellectuelle moderne.

3. Impact sociologique et rapports humains

L'organisation de ce « petit monde étrange » d'externes libres reposait sur des codes civils et moraux très stricts, nés de la transplantation rurale :

- **La hiérarchie par l'âge et le mentorat payant** : Le lien social entre les étudiants n'était pas fondé sur la camaraderie anarchique, mais sur le respect de l'âge et des compétences. Le système des cours particuliers (les grands devenant les répétiteurs des petits pour la somme modique de 3 francs par mois ou deux sous de l'heure) assurait une double fonction : il permettait aux aînés pauvres de subsister matériellement (« *cela faisait vivre les grands* ») tout en offrant un soutien scolaire accessible aux familles paysannes (« *ne coûtait pas cher aux petits* »).
- **L'intégration urbaine des enfants de la campagne** : L'archive décrit avec sensibilité la silhouette de ces jeunes ruraux à leur arrivée à Quimper ou à Vannes : « *un peu timides* », « *un peu gauches* », identifiables immédiatement par leurs costumes traditionnels et leurs manières rustiques. Loin de sombrer dans la délinquance urbaine, leur isolement culturel renforçait leur solidarité mutuelle et leur ardeur au travail.
- **Une pauvreté moralement saine** : Le texte livre une réflexion sociologique profonde sur la résilience enfantine. Dès lors que la pauvreté est générale et qu'elle n'est pas « *humiliante* », elle forge le caractère et immunise contre la « *sensualité gourmande* ». Le bonheur de ces enfants passait par l'inestimable privilège de la liberté d'aller courir les bois à la recherche des nids les jours de congé, une existence jugée bien plus joyeuse et saine que la discipline étouffante des internats ou des lycées d'État de la fin du siècle.

Mots-clés :

Histoire de la Bretagne Éducation XIXe siècle, Histoire de Quimper , Lycée Le Likès, ,Likès et Kloareks

Résumé

Sous le titre *Pain noir, mansardes et liberté : Le quotidien de l'étudiant breton en 1830*, ce texte historique décrit le mode de vie des étudiants ruraux (*likès* et *kloareks*) venus s'instruire à Quimper, Vannes ou Tréguier. Refusant le régime de l'internat, ces enfants de paysans louaient de misérables mansardes et subsistaient grâce aux provisions apportées par leurs parents les jours de marché. Malgré une pauvreté matérielle extrême et une alimentation frugale, ces jeunes externes jouissaient d'une liberté totale et d'une autogestion rigoureuse, rythmée par un système de mentorat et de cours particuliers entre grands et petits. Écrit en 1888, le feuilleton utilise cette époque pour critiquer la discipline étouffante et le surmenage des lycées de la Troisième République, tout en actant la disparition définitive de ces écoliers libres de Cornouaille aux alentours de 1860.

Diverraden

Bara du, dindan-doennou ha frankiz : Buhez pemdeziek studierien Breizh e 1830. An destenn-mañ a gont buhez al *likiz* hag ar *gloareged* war-dro 1830, ar vugale-mañ deuet eus ar maezioù evit studial e Kemper, Gwened pe Dreger. Paour-du e oant : lojet e veze pemp pe c'hwec'h skoliad asambles e dindan-doennou reizhet-fall, hag evit debriñ e veze ret dezho gortoz ar marc'had evit resev bara du, amann ha krampouezh digant o zud. Daoust d'ar baourentez-se, an darn vrasañ anezho a oa labourerien fur, o ren o buhez o-unan gant doujañs hag ur reizhiad skoazell-studi etre ar re gozh hag ar re yaouank (tri lur ar miz evit ar c'hentelioù). Dre an diellaouenn-mañ, embannet e 1888, e tiskouez an aozer Dugas pegen dishual e

oa ar skoliaded-se e-keñver re drist ha bac'het ar Skol-Veur
vodern. War-dro 1860 eo aet da goll da vat mœurs ar skoliaded
dishual-se e Kemper.

ASVPNF, octobre 20
